

# Le « soi » en question : assemblages et voix multiples

**Dialogue entre  
Kenneth Gergen  
et Mony Elkaïm**



Les sous-titres sont  
de la rédaction.

## **De la crise de la psychologie sociale au constructivisme social**

*M. Elkaïm : Cet entretien est destiné à un public qui ne vous connaît pas bien ; certains connaissent votre nom pour l'avoir lu de temps à autre dans tel ou tel article, mais c'est tout. Il serait donc utile que vous vous présentiez brièvement en résumant vos antécédents ; après quoi vous pourriez peut-être nous parler un peu de ce que vous faites actuellement et des liens que vous établissez entre votre œuvre et celles des autres psychothérapeutes.*

K. Gergen : D'où est-ce que je viens ? Comment décrire mon parcours à un thérapeute ? Disons que, d'un point de vue professionnel, j'ai été formé à la psychologie sociale expérimentale, discipline qui s'efforçait d'étudier les aspects sociaux des comportements humains dans une optique tout à la fois systématique et empirique. Au fil des années, cependant, j'ai regardé les espoirs et les aspirations de ce champ avec une désillusion croissante. Par exemple, il m'est apparu assez vite que les théories et les méthodes de cette approche étaient fondamentalement problématiques, en cela qu'elles ne me permettaient même pas de donner un sens à ma propre vie, et le caractère intrinsèquement transitoire de la plupart des phénomènes auxquels nous étions confrontés me frappait aussi. Les tenants de cette approche

s'enorgueillissaient de tirer des conclusions générales à partir des travaux qu'ils menaient sur la pensée, sur les émotions, les motivations, etc., alors que les phénomènes qu'ils étudiaient étaient là un jour, puis avaient disparu le lendemain. Pis encore, je me suis aperçu, quand nous avons commencé à décrire et à expliquer ces phénomènes, que nos descriptions et explications devenaient des forces sociales qui modifiaient les schémas mêmes que nous tentions de dépeindre. J'ai formulé ces observations et d'autres doutes en les présentant comme une série de critiques qui ont suscité à l'époque de très vives controverses ; c'est ainsi que j'ai concouru à provoquer ce qu'on nomme aujourd'hui « la crise de la psychologie sociale ».

*M. Elkaïm : A quelle époque, précisément ?*

K. Gergen : Au milieu des années soixante-dix. Mais je ne faisais pas cavalier seul, et certaines des autocritiques émises à cette époque s'expliquent aussi par l'effervescence politique ambiante. La guerre du Viêt-nam battait son plein ; non seulement l'agitation sociale était intense, mais beaucoup s'interrogeaient sur le programme politique caché des thuriféraires de la prétendue neutralité scientifique. Un grand nombre d'intellectuels issus de toutes sortes d'horizons – des existentialistes humanistes, aussi bien que des marxistes – m'ont donc rejoint dans mon positionnement critique. J'ai été conduit de la sorte à me détacher de plus en plus de l'idéologie traditionnelle de mon champ, tout en nouant de fructueuses discussions avec des philosophes, des sociologues, des anthropologues et d'autres chercheurs qui se préoccupaient de l'avenir des sciences humaines. Et j'ai découvert peu à peu que

ce qui m'intéressait, c'était de parvenir à penser ces disciplines sous un angle plus vivable, plus pratique, plus humain, plus passionné et socialement plus prometteur. Je pourrais m'étendre beaucoup plus longuement sur ce sujet, mais le fait est que tous mes efforts ont visé à développer un mode de pensée alternatif qui s'applique aussi bien à nous-mêmes qu'aux sciences dites humaines. Ce travail de réflexion, qui s'est poursuivi pendant plus de dix ans, s'est cristallisé aujourd'hui dans le mouvement appelé constructionnisme social. Dans l'optique constructionniste, comme vous le savez, tout ce que nous tenons pour réel et pour bon est vu comme le produit d'une relation humaine, dans la science comme dans la vie quotidienne.

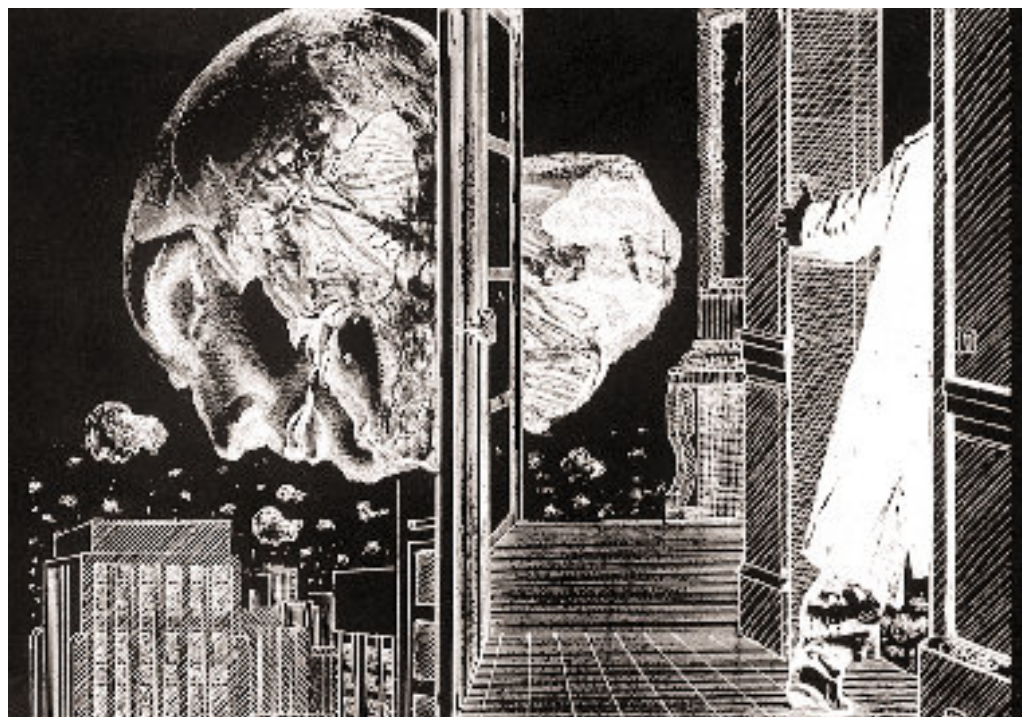
### L'approche du constructionnisme social et celle de Maturana

*M. Elkaim : Si vous le permettez, je vais vous poser une question. Votre position, à cet égard, semble très proche de celle de Maturana. Est-ce exact, ou bien vos orientations divergent-elles sur ce point précis ?*

K. Gergen : Eh bien, tout dépend de la partie de l'œuvre de Maturana à laquelle vous pensez. Si vous prenez le premier Maturana et sa sorte de vision du monde liée à la vision des grenouilles, oui, j'estime qu'il y a de grandes divergences entre nous.

*M. Elkaim : Je pense au fait que Maturana, par exemple, met l'objectivité « entre parenthèses ». Selon lui, deux chercheurs peuvent tout à fait parler de leurs travaux sans jamais se référer à la « réalité » : ils n'évoquent que leurs constructions respectives.*

K. Gergen : Le constructionnisme social partage effectivement cette conception de la « mise entre parenthèses de la réalité » avec



« Arrachement »  
(dessin à la plume)

Maturana. Néanmoins, nous sommes parvenus l'un et l'autre à cette même conclusion en suivant des voies très différentes, et cette différence-là est d'autant plus importante qu'elle a des implications capitales dans le domaine de la thérapie. Sa remise en question de l'objectivité est fondée avant tout, encore une fois, sur une étude de la vision des grenouilles qui lui donna l'occasion de soutenir que nous créons chacun notre propre version du monde, si l'on peut dire, dans nos cerveaux. Voilà comment il en est arrivé à penser que toute production mentale ou toute représentation, toute formulation sur le réel, est le sous-produit du point de vue particulier ou des déterminations culturelles spécifiques d'un individu !

*M. Elkaim : C'est un peu rapide, si je puis me permettre, car je pensais moins à son étude de la vision des grenouilles qu'au moment où il a commencé à travailler avec des êtres humains et à s'intéresser à la perception des couleurs. Il a remarqué alors que le lien qui tend à être établi entre ce qui se produit dans le cerveau et la discrimination des couleurs n'a pas une existence objective, mais est d'ordre langagier. Et il a donc souligné que la perception était liée au langage.*

K. Gergen : Là encore, Maturana part d'une hypothèse individualiste, en cela qu'il postule quand même

au départ l'existence d'une réalité indépendante qui serait perçue ou comprise par des individus isolés. Or quiconque adhère à cette hypothèse est inévitablement conduit à se demander comment le monde extérieur peut être reflété par l'intériorité psychique, grave problème épistémologique qui ne peut être résolu qu'en prenant aussi en compte la dimension sociale ou linguistique. L'individu doit nécessairement accéder au langage pour discerner la couleur : c'est en ce sens que le social vient s'ajouter au personnel. Or les constructionnistes sociaux ont des orientations tout à fait différentes, car il supposent quant à eux que tout commence avec le social et la relation, plutôt qu'avec l'individu isolé ; et ils mettent en outre tout ce problème épistémologique – comment l'extérieur finit par être intériorisé – entre parenthèses : ils considèrent que ce problème est créé également par le langage.

### Constructionnisme social et constructivisme

*M. Elkaim : C'est très important. Pourriez-vous être plus explicite, s'il vous plaît ?*

K. Gergen : Philosophiquement parlant, si l'on privilégie la réalité (ou la subjectivité) des esprits individuels au point de l'ériger en point de départ absolu, il est très difficile (c'est impossible,



« *Le temps  
qui tue* »  
(dessin à la plume)

à mon sens) de résoudre certains grands problèmes de la philosophie – d'expliquer comment la réalité extérieure peut être représentée avec précision dans le cerveau, comment nous comprenons les états d'esprit d'autrui, ou comment un langage compréhensible peut être produit. Malgré deux mille ans de réflexions philosophiques intensives, ces problèmes n'ont jamais reçu de solution satisfaisante. Par exemple, Chomsky a démontré qu'il est impossible de rendre compte de l'acquisition du langage si l'on définit l'esprit comme une ardoise blanche (à la manière de Locke) ; mais si, à l'inverse, on admet l'existence d'un ensemble de conceptions *a priori* (ou d'une connaissance innée du langage) comme l'on fait Kant et Chomsky, il en découle logiquement que l'individu ne saurait faire d'autres apprentissages que ceux qui sont déjà inscrits dans une pré-programmation – si ma compréhension de la différence entre le noir et le blanc est programmée d'avance, cette distinction *a priori* ne saurait me faire percevoir le vert... J'ai abondamment traité de ces questions dans mon livre intitulé *Realities and Relationships*.

**M. Elkaim :** *Je souhaiterais que nous revenions maintenant à la création de votre propre théorie.*

K. Gergen : Je ne dirais pas vraiment que je suis moi-même à l'origine de mon travail, voyez-vous, car toutes les théories intelligibles apparaissent dans un contexte relationnel, ou procèdent d'une certaine forme de dialogue. Même l'intelligibilité du « Je » renvoie à une sensibilité qui est créée par des relations : j'aimerais m'attarder quelque peu sur ce point, car il est pour moi très important... Quand nous nous coordonnons à autrui, cette coordination peut donner naissance à des distinctions du type « Je » et « Vous » qui sont

associées à des expressions telles que « mon expérience », « votre intention », « vos émotions » ou « ma pensée ». En fait, le langage même qui permet d'appréhender les esprits individuels est le sous-produit d'une interrelation : ce ne sont pas les individus qui s'appliquent ensemble à créer des relations, mais c'est plutôt à ces relations que nous devons la perception même de notre individualité ! Vous voyez à quel point l'ontologie et l'idéologie du constructionnisme social diffèrent de celles du constructivisme.

**M. Elkaim :** *Vous énoncez là quelque chose de fondamental, car, pour beaucoup d'entre nous, c'est cette découverte de l'impossibilité de parler d'un individu en le séparant de son contexte qui a créé le champ de la thérapie familiale ; or vous venez de préciser que rien de ce qui vient à l'esprit ne surgit comme par magie, mais que les idées apparaissent seulement dans le contexte d'une relation interindividuelle ! Poursuivez donc la description de votre œuvre, je vous prie, et parlez-moi de l'impact qu'elle vous paraît avoir eu dans le champ de la psychothérapie et de la thérapie familiale.*

K. Gergen : D'accord. Pour moi, souligner que le relationnel est au centre de tout et qu'il produit de la signification tout en donnant un sens au « soi » revient à parler de problèmes qui intéressent très directement les thérapeutes familiaux. Car il me semble que la thérapie familiale ne se serait pas développée comme elle l'a fait si elle n'avait pas visé d'emblée à se démarquer de la thérapie individuelle : l'objectif premier était de se focaliser moins étroitement sur les événements mentaux individuels. A la longue, cependant, l'individualisme s'est réintroduit insidieusement dans notre langue

vernaculaire, en incitant notamment à regarder l'individu comme un système auto-organisateur. A de multiples égards, j'estime que le constructionnisme social propose toute une série de métaphores alternatives qui peuvent permettre aux thérapeutes familiaux de mieux penser le processus thérapeutique en tant que tel : car, non seulement le constructionnisme s'est détaché de toute la gamme des métaphores



mécanistes – de la cybernétique, des servomécanismes ou des boucles de rétroaction – qui dominaient naguère notre champ, mais il a renoncé en outre à utiliser des métaphores physiologiques ou biologiques tout en se libérant de l'orientation cognitive qui traitait le monde social comme un simple produit secondaire des esprits individuels. A mes yeux, par conséquent, et après en avoir discuté avec maints thérapeutes, le constructionnisme propose un très riche éventail conceptuel qui récusé la notion de « déficit » humain et ouvre à des pratiques particulièrement productives tout en appréhendant autrement le rôle du thérapeute.

Parce que le constructionnisme social a été élaboré à l'issue de très larges débats qui se sont nourris aussi bien de la théorie littéraire, de l'anthropologie symbolique, des études féministes et de l'anthropologie post-moderne que de l'analyse du discours, il a permis à beaucoup de thérapeutes de participer à des discussions extrêmement novatrices auxquelles autrement ils n'auraient pas eu accès.

### **Modernisme et post-modernisme**

*M. Elkaim : Avant d'aller plus loin, pourriez-vous résumer, pour moi et pour nos lecteurs, comment vous définissez les termes « moderne » et « post-moderne » ?*

K. Gergen : Il me faudrait une journée entière pour répondre une telle question !

*M. Elkaim : Je le sais bien : il y a presque autant de définitions que d'auteurs.*

K. Gergen : C'est vrai, on pourrait en débattre interminablement. Dans le cadre de cette conversation, je me contenterai de définir le modernisme comme une vision du monde, une idéologie globale et un ensemble de pratiques culturelles qui puisent la plupart de leurs métaphores maîtresses dans la pensée occidentale du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. On avait alors tendance (comme c'est encore trop souvent le cas aujourd'hui) à assimiler le cosmos à une gigantesque machine composée d'éléments systématiquement reliés les uns aux autres, et l'individu, dans l'optique moderne, était censé posséder la capacité de connaître ce cosmos avec de plus en plus de précision en observant rationnellement cette machine : l'accroissement prévisible des aptitudes de prédiction et de contrôle semblait garantir un progrès illimité. Ce point de vue,

**« Dans le cadre de cette conversation, je me contenterai de définir le modernisme comme une vision du monde, une idéologie globale et un ensemble de pratiques culturelles qui puisent la plupart de leurs métaphores maîtresses dans la pensée occidentale du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle »**

qui sacralise le mécanisme, l'individualité psychique, l'objectivité, la rationalité et le progrès, reste celui de la plupart de nos grandes institutions depuis le siècle des Lumières : il est adopté par nos gouvernants, nos éducateurs, nos juristes, etc.

*M. Elkaim : Selon vous, donc, le marxisme et l'hégélianisme seraient ancrés dans le modernisme ?*

K. Gergen : Marx et Hegel étaient convaincus tous les deux que l'histoire allait toujours dans le sens du progrès. Le dogme marxiste d'un système économique unique et totalement rationnel qui pourrait être imposé à l'ensemble des sociétés humaines est typiquement moderne ; et je dirais la même chose de ceux qui croient en l'efficacité des planifications gouvernementales et urbaines, en l'existence de principes universels dans le domaine de l'art et de l'architecture, ou en l'importance de la pensée scientifique (rationnelle, objective, etc.) pour la vie quotidienne : ce sont aussi des croyances modernes, au sens où j'emploie ici ce terme.

*M. Elkaim : Et le post-modernisme, ce serait quoi ?*

K. Gergen : Pour beaucoup, il a débuté à partir du moment où le modernisme a commencé à s'interroger sur ses propres prémisses et les a jugées aussi improbables qu'impossibles.

Mais c'est une vision de l'histoire trop simpliste, car les années soixante et soixante-dix, avec tout le bouillonnement politique qui les a caractérisées, peuvent être interprétées aussi comme la résurgence d'une angoisse romantique provoquée par le vide moral du modernisme : l'accent mis sur l'objectivité, la rationalité et le progrès parut soudain aller à l'encontre de toute forme de sensibilité ou d'engagement moral. A travers les éruptions politiques de ces années se profila une colère dirigée contre un *establishment* moderne – le gouvernement, les milieux d'affaires, la science, les militaires – qui n'avait aucun fondement moral apparent et n'aspirait à rien d'autre qu'à accroître ses capacités de contrôle ou à renforcer son pouvoir.

*M. Elkaim : Le post-modernisme vous semble donc plus exigeant au plan éthique ?*

K. Gergen : Je pense que cette exigence fut stimulante dans un premier temps et qu'elle déboucha sur toutes sortes d'auto-questionnements féconds, mais que le dialogue prit ensuite un tour de plus en plus dramatique : car cette réévaluation continue des fondements, des objectifs, etc., s'est transformée de nos jours en une remise en question radicale de la possibilité même de l'éthique et de la signification de l'action politique. Et je crois en outre qu'il est indispensable, pour comprendre la portée véritable du post-modernisme, de mesurer à quel point les technologies de la communication – les effets des médias, des ordinateurs, du téléphone, etc. – nous exposent de plus en plus à des intelligibilités nouvelles et contrastées qui sont en passe de nous saturer. Comme je l'ai écrit dans mon livre, *The Saturated Self*, notre immersion croissante dans ces technologies accroît notre relativisme en nous montrant qu'il existe de multiples conceptions du bien et

d'innombrables rationalités ; cette donnée aussi concourt à expliquer le tempérament post-moderne.

**Comment vivre dans un monde de « sois » saturés ?**

*M. Elkaim : Comment définiriez-vous aujourd'hui l'attitude post-moderne dans ses rapports à la science, à la politique et à la vie quotidienne ?*

K. Gergen : Encore une fois, je pense qu'il vaudrait mieux que vous différenciez davantage les groupes dont vous parlez, mais je souhaiterais dire quelques mots de plus sur le constructionnisme social, car il est au cœur de ce dialogue.

*M. Elkaim : Avec plaisir.*

K. Gergen : Si l'on considère le paysage intellectuel contemporain, force est de constater que nous sommes submergés depuis dix à vingt ans

**« N'allez surtout pas imaginer que mes rêveries théoriques sont le reflet de la réalité. Les idées que j'avance sont des sortes de ressources qui alimentent notre conversation en nous permettant d'aller de l'avant ensemble »**

par une grande vague de critique désespérée du modernisme, une vaste déconstruction des espérances que le modernisme avait bâties sur la rationalité, l'objectivité, le progrès et ainsi de suite. Or le constructionnisme social permet selon moi d'échapper à ce désespoir en ouvrant à des modes de pensée et de pratique nouveaux et plus positifs – le mouvement constructionniste, autrement dit, me paraît susceptible de tirer parti de ces critiques sans pour autant les répéter. La conception constructionniste de la rationalité, de l'objectivité, de l'éthique, etc., revient à dire que, oui, au sein d'une sous-culture donnée ou d'un ethos particulier, il est possible de parvenir à un sentiment de vrai, de réel et de bien tout à la fois

irrésistible et très utile ; que, oui, à l'intérieur d'une sous-culture telle que la science, on peut élaborer des théories qui finissent par avoir la saveur de la vérité et de la précision. Mais il n'en est pas moins essentiel que ces vues soient traitées comme des artefacts de processus locaux de mise en relation qui n'ont rien d'universel. C'est là que les « parenthèses de Maturana » deviennent très pertinentes : nous estimons quant à nous que c'est seulement en mettant toutes les réalités entre parenthèses que l'on pourra éviter les calamités qui résultent de la tendance naturelle des communautés humaines à poser leurs réalités comme bonnes et nécessaires pour elles-mêmes en toute occasion ou comme indispensables et profitables à tout un chacun partout et toujours.

Le constructionnisme se distingue en ce sens du nihilisme de maints écrits post-modernes : il admet que l'objectivité, la rationalité et le bien procèdent d'un besoin essentiel. Nous ne nous sentons pas coupables d'avoir des traditions, car, sans elles, nous ne disposerions pas d'un monde à nous : plutôt que d'abandonner ce qui est mal ou insuffisamment fondé, nous préférons reconnaître les limitations de ce qui existe, tout comme nous sommes conscients aussi que nos traditions s'inscrivent dans un monde de réalités alternatives, concurrentes et contradictoires avec lesquelles il est essentiel de s'accommoder. L'un des défis majeurs auquel nos sociétés sont désormais confrontées consiste à savoir comment nous allons pouvoir continuer à vivre dans notre monde de « sois » saturés – un monde qui, en raison de la place que la technologie y occupe, transforme ces réalités concurrentes en des réalités

de plus en plus conflictuelles. C'est ainsi que les choses se passent tout le temps dans le milieu de la thérapie familiale comme dans les rapports internationaux, et nous ne sortirons de cette impasse qu'en accédant à de nouvelles constructions du « soi » et de l'autre.

*M. Elkaim : Mon cher Ken, pourriez-vous me décrire – je vous prie d'excuser l'aspect didactique de cette question – certains des aspects de la théorie que vous avez spécifiquement développés dans le contexte de vos contacts avec vos pairs, et que vous tenez aujourd'hui pour utiles au champ de la psychothérapie en général et de la thérapie familiale en particulier ?*

**La relation thérapeutique dans une perspective constructionniste**

K. Gergen : Avec joie. Je tiens à préciser d'emblée en quel sens j'entends le mot « théorie » et en quoi la théorie me paraît pouvoir présenter une utilité. En tant que constructionniste, je dis : « N'allez surtout pas imaginer que mes rêveries théoriques sont le reflet de la réalité. Les idées que j'avance sont des sortes de ressources qui alimentent notre conversation en nous permettant d'aller de l'avant ensemble ; mais leur degré de vérité importe finalement beaucoup moins que notre bien-être commun – ou que le bien-être que l'utilisation de ces ressources est susceptible de procurer à l'humanité. » Je veux dire par là que je ne propose pas une théorie afin que les thérapeutes puissent l'appliquer immédiatement : je souhaite plutôt les inciter à engager des conversations potentiellement productives à l'intérieur de leurs communautés respectives. Selon le constructionnisme, il convient d'abord de ne pas aborder le client avec un ensemble de suppositions ou de méthodes contraignantes ou

routinières, telles que celles qui sont trop souvent associées aux théories psychanalytique, béhavioriste ou cognitive ; car il ne faut pas oublier que les théories des thérapeutes sont elles-mêmes des constructions qui risquent de fonctionner comme des œillères – l'orientation de Goolishian et Anderson, qui définissent la thérapie comme un « non-savoir », me semble à cet égard très valable. En deuxième lieu, les thérapeutes doivent se souvenir que, loin de refléter la nature véritable d'un problème, le récit du client n'est qu'une construction contingente. Ils doivent s'efforcer de comprendre que le langage ne reflète pas une quelconque réalité, mais constitue avant tout un dispositif pragmatique qui n'est rien d'autre qu'un mode de relation. Confrontés par exemple à un client qui nous parlera de son désespoir, de sa détresse ou de sa dépression, nous tiendrons pour acquis que ses formulations ne décrivent pas une dépression réelle ou un problème atroce, mais dénotent une façon de se relier à autrui qui produit certains effets – on pourrait dire que la construction invite à entrer dans certains types de danses tout en interdisant d'autres. Troisièmement, nous évitons de nous focaliser sur la subjectivité – sur les émotions, les pensées, les refoulements, etc. – de l'individu en thérapie. Au lieu de sonder l'intériorité du client, nous nous polarisons sur ses contextes relationnels et tentons d'explorer la signification pragmatique de son discours à l'intérieur de ces contextes : nous nous demandons avec qui et pour qui ce discours fait sens, et, s'il est

accepté dans le cadre de telle ou telle relation, ce qui s'ensuit pour celui qui le tient comme pour les membres de son entourage. Et les conflits, dans cette optique, sont regardés comme des constructions concurrentes plutôt que comme des problèmes mesurables à l'aune de tel ou tel critère universel de la vérité ou du bien : car les significations ne peuvent être coordonnées que sur la base d'une négociation. Les constructionnistes, enfin, attachent une grande importance à la transformation thérapeutique des narrations produites en thérapie. Existe-t-il d'autres moyens de se comprendre soi-même et de comprendre les autres, des modalités de discours alternatives qui influenceront plus efficacement sur la gamme des relations déjà existantes ou simplement potentielles ? C'est là qu'interviennent les narrations multiples : il ne s'agit pas tant de remplacer une histoire figée mais déficiente par un autre mode de compréhension tout aussi pétrifié que d'aider le client à entretenir de meilleurs rapports avec ses semblables en tirant mieux parti des richesses du langage ou de la production de sens. Dans un monde social aussi complexe que le nôtre, la capacité de modifier et de transformer les réalités est essentielle : les récits, dans une certaine mesure, doivent tous finir par être transcendés. Je crois d'ailleurs que vous vous êtes vous-même penché sur cette question en vous demandant comment le sens est engendré dans le dispositif thérapeutique, en définissant votre rôle comme celui d'un co-constructeur du réel et du bien, etc.

**Dans un monde social aussi complexe que le nôtre, la capacité de modifier et de transformer les réalités est essentielle : les récits, dans une certaine mesure, doivent tous finir par être transcendés.**

## Une conversation commune

*M. Elkaim : Vous avez mentionné votre livre, The Saturated Self. Quand a-t-il été publié ?*

K. Gergen : En 1991, par Basic Books. Je serais ravi de vous en faire parvenir un exemplaire.

*M. Elkaim : Il faudra que je pense moi-même à vous envoyer Si tu m'aimes, ne m'aimes pas, qui est paru aussi chez Basic Books en 1990. Vous verrez comment je me suis détaché du monde des systèmes à l'équilibre en critiquant d'abord l'approche systémique à partir des travaux de Prigogine, puis en m'imprégnant ensuite des enseignements de la cybernétique « de second ordre » – champ vers lequel je me suis tourné en restant proche de la position de Heinz von Foerster, mais en commençant déjà à créer toutes sortes d'éléments qui recoupaient complètement vos propres orientations. Par exemple, j'ai conçu des outils qui nous ont permis de rapporter nos sentiments ou nos constructions au contexte de la psychothérapie ou de la supervision où ils apparaissent : au lieu de tenir nos affects pour des sortes de projections ou de données contre-transférentielles, à la manière des psychanalystes, nous nous les sommes représentés comme quelque chose qui se manifeste dans un contexte social constitué non seulement par la famille en thérapie et nous-mêmes, mais également par d'autres systèmes ou d'autres contextes qui sont en intersection avec ce dispositif initial. Ces contextes peuvent être l'institution où vous recevez le patient, le groupe de supervision auquel vous appartenez, ou les règles sociales de votre environnement personnel ; et j'ai continué à employer ce terme d'« intersection » jusqu'au jour où Heinz von Foerster m'a dit : « Pourquoi ne le*



remplacerais-tu pas par « résonance » ? C'est plus dynamique – remarque justifiée, me semble-t-il. Quoi qu'il en soit, on peut noter que c'est après avoir médité sur le paradoxe autoréférentiel (c'est-à-dire sur la situation paradoxale de l'observateur ou du thérapeute qui prétend dresser la carte d'un territoire dont il fait lui-même partie) que j'ai cessé de penser en termes de frontières individuelles et me suis de plus en plus intéressé aux contextes. Dans une perspective contextuelle, les sentiments que j'éprouve ne naissent pas seulement en moi-même : même si je peux avoir cette impression, ils surgissent en fait dans le contexte d'une interaction sociale spécifique.

«Naissance primordiale»  
(acrylique sur toile, 1988)  
114 × 114.



\* Voir page 28 et suivantes

K. Gergen : Nos zones de convergence sont nombreuses. Nos vocabulaires peuvent différer et nous n'insistons pas toujours sur les mêmes points, mais nous sommes quand même engagés dans une conversation commune.

**M. Elkaim : Beaucoup de thérapeutes de langue française n'ont entendu parler de vous qu'à travers Harry Goolishian ou Harlene Anderson – auteurs**

dont ils ont ou demeurant une connaissance limitée. Quand certains praticiens francophones lisent des déclarations telles que : « Nous voulons dissoudre le problème dans la conversation » ou « Il n'y a ni fonctions, ni significations », ils se disent : « Comment faire de la thérapie dans ces conditions ? Comment donner un sens au comportement de quelqu'un sans émettre aucune hypothèse ? » En ce qui me concerne, je suis convaincu que le thérapeute ne doit surtout pas s'imaginer qu'il peut savoir mieux que les gens ce qui est bon pour eux : la « position de perplexité » est pour moi très importante ; mais, en même temps, je crois qu'un je-ne-sais-quoi doit émerger dans le contexte du travail que l'on conduit pour permettre aux patients de sortir de la mauvaise passe où ils se trouvent, ou de supporter au moins leurs ennuis autrement et en souffrant moins.

K. Gergen : Harry m'est resté cher jusqu'à sa mort, et je me suis toujours senti très proche de ses travaux. L'écriture ou la parole conduisent souvent à rechercher des formulations simples et spectaculaires qui visent à faciliter la compréhension ; malheureusement, il en résulte aussi des exagérations qui induisent toutes sortes de résistances.

**M. Elkaim : Je compte publier cet entretien à côté d'une interview de Harlene Anderson\* : après avoir lu ses explications détaillées, les lecteurs de langue française comprendront que ses idées sont beaucoup plus riches et complexes que les slogans qu'ils connaissent.**

K. Gergen : C'est une très bonne idée. Harlene a largement contribué à promouvoir les dialogues constructionnistes dans le domaine de la thérapie.

## **Le constructionnisme social comme processus générateur de significations**

**M. Elkaim : Accepteriez-vous de me donner votre propre définition du constructionnisme social ?**

K. Gergen : Pour moi, le constructionnisme social est un ensemble de conversations qui se déroulent partout dans le monde et participent toutes d'un processus qui tend à générer des significations, des compréhensions, des connaissances et des valeurs collectives. Ces conversations remettent en question toutes nos hypothèses admises, tous nos savoirs autoritaires et tout ce que nous tenions jusque-là pour spécifique du « soi ». Parallèlement, elles nous incitent à nous voir comme intrinsèquement interdépendants et à penser que notre avenir dépend non seulement de la façon dont nous gérons ces interdépendances, mais aussi de nos capacités à transformer collectivement nos constructions de nos personnalités et du monde. Et je tiens à ajouter que ces conversations ne visent ni à fixer avec précision la nature du constructionnisme, ni à le canoniser de telle sorte que quiconque puisse prétendre en être le propriétaire ou le chien de garde ; ce qui ne les empêche pas de se révéler extrêmement libératrices et de s'accompagner d'une excitation très stimulante à toutes sortes de niveaux – intellectuellement, politiquement, culturellement ou même globalement.

## **De la multiplicité des « sois »**

**M. Elkaim : Y a-t-il autre chose que vous souhaitiez ajouter, Ken ?**

K. Gergen : Je pourrais partir dans plusieurs directions, mais je préfère continuer à parler du « soi » et de la culture – notamment, de la multiplicité des « sois » et

**« Dans la perspective constructionniste, cependant, nous ne sommes pas indépendants de nos relations : car avoir un « soi » équivaut à être relié à autrui »**

de la possibilité, qui s'offre à chacun de nous, d'exister simultanément dans des réalités multiples. Nous sommes les héritiers d'une tradition moderne qui célèbre la cohérence unitaire de la personne privée : nous considérons, autrement dit, que nos pensées doivent rester logiques, que nos sentiments ne doivent pas être contradictoires, et que rien n'est pire que d'être divisé contre soi-même – comme l'a souligné Erickson, le « soi » s'efforce toujours de maintenir son identité et sa singularité. Dans la perspective constructionniste, cependant, nous ne sommes pas indépendants de nos relations : car avoir un « soi » équivaut à être relié à autrui. Or, si nos relations sont multiples et si les opinions, les valeurs ou les sentiments générés dans des contextes différents divergent inévitablement, la notion d'un « soi » unitaire devient contre-productive : aspirer à la cohérence ou à la singularité revient en quelque sorte à revendiquer un mode d'être inefficace. C'est un peu comme si nous emprunions à Platon sa conception de l'esprit idéal, l'érigions au rang de principe éducatif institutionnel et construisions notre représentation de la personnalité idéale à partir de ce modèle. Dans un monde où toutes les communautés seraient étroitement et continûment liées, une telle conception serait peut-être viable, mais dans le monde saturé de la post-modernité, elle est presque inconcevable.

Chaque fois donc que nous secouons le joug de la cohérence qui pèse sur nos existences, nous éprouvons un immense soulagement – nous nous sentons appelés par la multi-directionnalité de l'océan relationnel qui nous entoure.

### **Les assemblages**

*M. Elkaim : C'est fascinant, car j'ai travaillé avec le psychanalyste français Felix Guattari, qui a co-signé avec Gilles Deleuze deux ouvrages, intitulés L'Anti-Oedipe et Mille Plateaux, où il dit à peu près la même chose que vous. Quand je vous aurai envoyé mon livre, Si tu m'aimes ne m'aimes pas, vous verrez que j'y commente la façon dont Swann s'éprend d'Odette dans A la recherche du temps perdu : plutôt que de décrire un homme qui tombe amoureux, Proust montre comment divers éléments qui se bousculent et se combinent – ce que j'appelle un « assemblage » – peuvent concourir à susciter un sentiment amoureux. Ainsi, quand Swann aperçoit Odette pour la première fois dans le salon des Verdurin, il ne la trouve pas séduisante. Mais quelqu'un joue ensuite de la musique, et Swann associe alors le visage d'Odette à celui de Zéphora, tel qu'il apparaît dans une fresque de la chapelle Sixtine peinte par Botticelli. Il achète donc une reproduction de cette fresque qu'il place sur une table, et toutes sortes de petits éléments commencent dès lors à s'ajouter les uns aux autres au point de créer un assemblage – Guattari nommait ces combinaisons « agencements » en français, et « arrangements » en anglais – qui finira par le changer : c'est ainsi que Swann tombe amoureux. Mon ami Guattari, qui avait toujours gardé une certaine distance par rapport à la thérapie familiale, me disait souvent : « Comment peux-tu parler des individus et des relations ?*

*Que signifie le mot « individu » ? » Il pensait plutôt en termes d'« agencements », et j'ai écrit moi-même un jour que les systèmes humains n'étaient jamais que des systèmes d'assemblages. En fait, cette partie de mon travail est très peu utilisée dans le champ de la thérapie familiale, car il est beaucoup plus facile de parler de systèmes de relations individuelles que de l'interrelation d'éléments totalement divers : ceux-ci peuvent être génétiques, organiques, mass-médiatiques, etc., aussi bien que renvoyer à une œuvre musicale spécifique. Mais j'ignore si ce que je viens de raconter correspond peu ou prou à votre pensée.*

K. Gergen : Oui, c'est formidable. J'adore cette notion d'assemblage : c'est une métaphore frappante qui peut nous ouvrir d'innombrables perspectives.

*M. Elkaim : J'ai emprunté ce concept d'assemblage aux surréalistes. Un assemblage très simple a été réalisé par Picasso, qui a pris un guidon et une selle de bicyclette, les a disposés l'un sur l'autre et a baptisé l'ensemble Tête de taureau. Il ne s'est pas servi d'une tête de taureau réelle, mais chacun peut reconnaître la tête de cet animal ; et c'est l'assemblage le plus simple qui soit : deux éléments sont juxtaposés, et quelque chose de nouveau apparaît.*

K. Gergen : Fantastique ! Mais pourquoi ne pas étendre encore ce concept d'assemblage en allant jusqu'à envisager que les diverses parties d'une personne puissent être assemblées également à certaines parties d'autrui ? En ce sens, je ne serais pas assemblé à moi-même, mais tous les assemblages qui composent l'être qui se trouve devant vous seraient encore enchâssés dans d'autres assemblages. En d'autres termes, je ne devrais me voir, moi qui suis en



train de converser avec vous, que comme l'illusion d'un individu ! Certes, une instance que nous nommons « Je » serait en train de parler, mais ce que l'on ne verrait pas, et ce qui aurait une énorme importance pour la compréhension de ce « Je », ce serait le vaste éventail de relations qui se manifesteraient ici et maintenant sans être jamais spécifiquement identifiées, et que je représenterais sans pour autant les re-présenter.

### **Les voix multiples**

*M. Elkaim. Quelles sont vos métaphores préférées ? Que pensez-vous des « voix multiples » ?*

K. Gergen : Il est certain que cette métaphore des voix multiples est de plus en plus répandue. Elle apparaît aussi bien chez des théoriciens littéraires comme Bakhtine que dans la théorie féministe et l'œuvre saillante de Carol Gilligan. Cette métaphore a une histoire très riche.

*M. Elkaim : Peggy Penn, elle aussi, y a fréquemment recours.*

K. Gergen : Oui, Peggy s'est beaucoup impliquée dans les conversations constructionnistes. Pour la thérapie, qui est en grande partie un processus de vocalisation, c'est une métaphore facile à filer. Et, ce qui compte plus encore, elle est magnifiquement suggestive : elle suggère que, pour toute voix que le client vous fait entendre, il en retient probablement maintes autres qui orienteraient chacune la conversation dans une direction différente et qui pourraient même, pour certaines d'entre elles, nier carrément ce qui est en train d'être dit. Cette métaphore attire donc l'attention sur le fait qu'autre chose pourrait être formulé, qu'il n'y a pas de soi unifié qui est à l'œuvre dans la parole, et qu'il serait possible de faire parler une autre voix qui déconstruirait ou au moins limiterait le monde que le locuteur édifie : ce qui est vu comme une tragédie pourrait

devenir comique si d'autres étaient autorisés à s'exprimer, ce qui est perçu comme agressivité pourrait se muer en tendresse pour peu que d'autres voix participent à la conversation ; et tout cela, soit dit en passant, montre bien qu'une théorie devient importante non pas parce qu'elle dit la vérité, mais parce qu'elle conduit à reconsidérer des pratiques... C'est cette métaphore, je pense, qui a incité Peggy à prôner l'usage thérapeutique des lettres : en demandant à un individu donné d'écrire divers types de lettres à diverses personnes pour lui importantes, elle lui donne l'occasion de s'ouvrir à d'autres voix, enchâssées dans d'autres relations.

### **Les thérapeutes au service de leur environnement social ?**

*M. Elkaim : Pourriez-vous me dire maintenant quel rôle vous attribuez au thérapeute ?*

K. Gergen : C'est un vaste problème, mais je vais l'aborder en le reliant au thème déjà évoqué des communautés et des réalités multiples qui composent notre monde global. Aujourd'hui encore, le thérapeute tend à être regardé comme un spécialiste de la guérison des « malades » – définition terriblement réductrice qui nous a été léguée par la tradition médicale. Mais, pour le constructionniste, le thérapeute n'est pas extérieur à son environnement social : tout au contraire, il contribue par son travail même à bâtir politiquement, idéologiquement et moralement la société dans laquelle il vit. Donc, pourquoi nos compétences de co-construc-teurs ne bénéficieraient-elles qu'aux individus et aux familles ? Je crois que nous sommes de plus en plus nombreux à nous poser cette question (même si ce genre de prise de conscience est parfois provoqué par la situation économique). Par exemple, j'ai

travaillé avec un certain nombre de thérapeutes familiaux qui essayaient d'étendre leur pratique au domaine du développement organisationnel ; et ils ont constaté que les procédés qu'ils appliquaient pour coordonner le sens à l'intérieur des familles convenaient très bien aux structures administratives, aux entreprises, aux organismes non lucratifs ou aux instances gouvernementales. A Cambridge, dans le Massachusetts, un institut thérapeutique a accepté d'aider l'Organisation des Nations Unies à discuter de l'épineux problème du contrôle des naissances : il a coordonné très efficacement ces débats. Comme je l'ai déjà indiqué, les réalités multiples afférentes aux divers groupes qui composent notre paysage global sont de plus en plus conflictuelles. J'estime que les thérapeutes familiaux disposent là d'une occasion exceptionnelle de régénérer leur profession en élargissant la portée de ses implications et de ses potentiels. Les thérapeutes, qui doivent relever tous les jours le défi de la coordination du sens, peuvent-ils aussi se mettre au service de leur environnement social chaque fois que des conflits éclatent et pourrissent entre des groupes rivaux ? – et cela, que cette rivalité soit de nature politique, idéologique, religieuse, etc. Sommes-nous capables de nous élever assez au-dessus de nos engagements partisans respectifs pour favoriser une communication ou une coordination qui nous permettront de mieux vivre ensemble dans un monde où les groupes s'opposent de plus en plus ? C'est une formidable gageure.

*M. Elkaim : C'est très intéressant. Je viens justement de publier un petit texte dans une revue – le Palestine-Israel Journal – publiée par des Palestiniens proches d'Arafat et des Israéliens partisans de la coexistence israélo-palestinienne. Le comité de*

rédaction m'avait demandé d'écrire un article dans le cadre d'un numéro consacré aux implications psychologiques du conflit arabo-israélien, et j'ai utilisé mon modèle de la thérapie de couple : j'ai montré, d'une part, que ce conflit surgit non seulement au sein d'un couple, mais aussi dans le contexte où ce couple existe ; d'autre part, qu'on peut commencer à l'appréhender différemment dès lors qu'un lien est établi entre ce qui surgit au niveau de chacun des participants et les peuples ou les nations qui les environnent.

**« La théorie peut aider à articuler, à partager et à stimuler, mais rien ne vaut les compétences acquises sur le tas, au fil de nos relations quotidiennes avec nos clients »**

### **Les comités Israël-Palestine**

K. Gergen : Cet exemple montre excellemment comment nous pourrions nous appliquer à penser plus systématiquement des problèmes politiques plus globaux. Une question annexe serait : quels genres de pratiques aurions-nous à proposer si nous acceptions de participer à de telles conversations ?

*M. Elkaim : En ce qui me concerne, j'ai co-fondé dans les années soixante les comités Israël-Palestine aux côtés de Jean-Paul Sartre. Ces comités étaient assez mal vus : pour beaucoup d'Arabes, nous n'étions que des sionistes car nous disions qu'Israël avait le droit d'exister, tandis que nombre d'Israéliens nous prenaient pour des ennemis d'Israël du fait même que nous soutenions le droit des Palestiniens*

*à disposer d'un Etat. Tout cela se passait à la fin des années soixante, et, aujourd'hui, la coexistence de deux Etats est la position officielle des Palestiniens ; quant au gouvernement israélien, il en arrivera là lui aussi dès qu'il aura accepté l'idée qu'un Etat palestinien peut tout à fait cohabiter avec l'Etat d'Israël. On peut donc supposer que les dialogues sont promis à un plus bel avenir que les discussions du type « qui a tort ?/qui a raison ? ».*

K. Gergen : Oui, parfaitement. La question serait donc : de quelles sortes de dialogues devrait-il s'agir, et comment pourrions-nous les faciliter ? Car ces pratiques-là ne peuvent dériver d'aucune théorie : elles doivent être forgées jour après jour, à partir de l'expérience répétée d'un travail collectif. La théorie peut aider à articuler, à partager et à stimuler, mais rien ne vaut les compétences acquises sur le tas, au fil de nos relations quotidiennes avec nos clients.

*M. Elkaim : C'est indéniable ! Vous avez entièrement raison, car l'idée de créer ces comités m'est venue parce que j'étais très impliqué dans le mouvement étudiant des années soixante et que, tout à fait par hasard, je me suis trouvé au bon endroit, au bon moment. J'étais l'un des leaders du mouvement étudiant bruxellois : quelques-uns de mes amis étaient pro-palestiniens et farouchement hostiles à l'existence d'Israël, d'autres étaient pro-israéliens, et nous militions tous dans une même mouvance gauchiste qui aspirait à changer la société. Ce fut pour moi une période passionnante : ayant des amis des deux côtés, j'ai fait de mon mieux pour les amener à dialoguer. Ma position de jeteur de pont, dans cette situation, s'explique peut-être en partie par mes*

*origines – étant né au Maroc, j'ai reçu une éducation juive dans le contexte d'une culture arabe que j'aimais –, mais le fait est aussi que ces comités n'auraient jamais existé si je n'avais pas été placé dans un contexte social très particulier. Dès l'instant où ces comités furent constitués, autre chose put se produire... Votre question sur les modalités de création des dialogues m'intéresse donc au plus haut point, et puis je me sens très proche de votre concept des voix multiples : chez chacun d'entre nous, à certains moments, certaines voix qui aspirent au dialogue, à l'ouverture et à l'espérance restent totalement silencieuses – nous ne savons même pas qu'elles sont en nous !*

### **Inventer d'autres configurations dialogiques**

K. Gergen : Toujours à propos de cette affaire du dialogue, nous avons hérité d'une tradition de règlement des conflits fondée sur l'argumentation logique. C'est un procédé qui est à la portée de n'importe qui et que la plupart des gens tiennent presque consciemment comme allant de soi, mais qui est très mal adapté à l'appréhension de nos divergences contemporaines. Car les opposants qui argumentent l'un contre l'autre tentent chacun de démontrer la supériorité de leur point de vue : c'est un exemple type de combat disputé par deux parties qui cherchent toutes les deux à remporter la victoire. On part du principe que la logique de l'adversaire doit être cohérente, et, si jamais la moindre faille apparaît dans sa logique, on cherche immédiatement à le détruire. Or, si nous ne rompons pas avec cette tradition des argumentaires dans les formes de dialogue que nous préconisons, nos problèmes contemporains – les tensions entre Juifs et Arabes, entre les pro- et anti-avortement, entre le monde

occidental et le fondamentalisme islamique, etc. – n'ont aucune chance d'être résolus. Nous devons donc essayer d'inventer d'autres configurations dialogiques en nous inspirant de nos expériences de la coordination des diverses réalités.

### **Une nouvelle forme de danse**

*M. Elkaïm : Pour moi, le problème se pose comme suit : imaginez un instant que vous soyez ouvert, que vous essayiez de maintenir cette ouverture dans le cadre de notre relation, et supposez aussi qu'à mes yeux, chaque manifestation de votre ouverture d'esprit signifie que c'est moi qui ai raison. Ce serait d'autant plus tragique que vous vous mettriez vous-même en danger en vous confrontant à quelqu'un qui refuse de dialoguer avec vous : ma propre logique et le contexte où je m'insérerais seraient tels que tout ce que vous accompliriez, chaque pas que vous feriez dans ma direction, me donnerait à penser que je suis le seul à être dans le vrai. Quand nous rencontrons ce genre de fonctionnement en psychothérapie, la situation est heureusement moins dramatique, car, si un patient est continuellement agressif et si je n'adopte pas moi-même une attitude défensive, il se dira tôt ou tard : « Comment fait-il ? Je l'agresse en permanence, et il reste ouvert ! » Il réagira parfois en s'en allant, car il se sentira très mal à l'aise dans le contexte social ainsi créé, et comme on dit dans notre jargon, il préférera conserver sa cuirasse et se protéger par un départ plutôt que de laisser tomber ses défenses ; mais, le plus souvent, les gens accepteront de s'ouvrir, et le dialogue qui en découlera sera thérapeutiquement très riche. En fait, le thérapeute doit s'appliquer à montrer qu'il n'accepte pas d'entrer dans la danse du non-dialogue, tout en*

*aidant les autres membres de la famille à conserver une position dialogique ; c'est certainement plus difficile à réaliser dans la vie politique, où les intérêts en jeu sont beaucoup plus complexes et divers que dans les psychothérapies ou les thérapies familiales.*

K. Gergen : Oui, la communauté thérapeutique, semblerait-il, a fini par découvrir les limites de la tradition individualiste ou

*M. Elkaïm : Pour moi, il ne s'agit pas tant de me poser en modèle que d'essayer de jouer un rôle différent dans le contexte social qui me relie à telle ou telle personne. Je ne tente pas d'être un modèle, j'essaie simplement de ne pas être là où l'on souhaite que je sois si ce que l'on veut que je sois à un moment précis est susceptible d'enclencher une répétition. C'est le fond de ma pensée : je me trompe*

**« Notre tâche, en quelque sorte, consiste à expérimenter sans cesse de nouvelles alternatives, ainsi que la rencontre thérapeutique nous en donne le privilège »**

de l'approche monologique, et nous entreprenons maintenant d'explorer les potentialités du dialogue ! Constatant que l'argumentation est un procédé dialogique hautement problématique, nous commençons à explorer des modalités d'échanges plus coopératives, ce qui nous conduit à relever le défi supplémentaire que lance l'orientation de la « réalité unique » – mais, là encore, ce problème ne se pose que parce ce que nous sommes les héritiers d'une certaine tradition relationnelle. Notre tâche, en quelque sorte, consiste à expérimenter sans cesse de nouvelles alternatives, ainsi que la rencontre thérapeutique nous en donne le privilège. Nous devons nous efforcer d'étendre le répertoire des capacités thérapeutiques en y incluant des échanges plus actifs – en particulier, en suivant votre idée de proposer une autre série d'actions alternatives, consistant, par exemple, à ne pas répondre à une attaque par une contre-attaque, pour démontrer qu'un nouveau type de relation est possible : idée dont je dirais qu'elle consiste à se poser en modèle.

*peut-être complètement, ce n'est peut-être rien de plus qu'une construction personnelle, mais il me semble que c'est grâce à cette forme d'ouverture que je peux découvrir un terrain commun où construire quelque chose. Mais je ne me vois en aucun cas comme un modèle : en reprenant une ancienne terminologie systémique, je dirais que, dans les systèmes thérapeutiques, j'essaie d'éviter les situations où les règles de ma famille d'origine, de mon propre contexte, et les règles du contexte du patient pourraient tomber si amoureuses les unes des autres qu'elles risqueraient de créer de nouvelles règles qui nous uniraient dans un interminable processus de répétition de nos peurs et de nos limites. Permettez-moi de prendre un exemple : je me suis retrouvé un jour dans ma voiture, sur une autoroute de New York, et un gars klaxonnait derrière moi ; il avait l'air très, très en colère, et il est descendu de son véhicule après m'avoir fait une queue de poisson. Je suis sorti de ma voiture moi aussi et je lui ai dit : « Ecoutez, je suis désolé, j'ai certainement fait quelque chose de terrible. Excusez-moi, je ne m'en suis pas*



rendu compte. » Il en est resté baba, car il comptait se battre avec moi, et moi, honnêtement, j'avais reconnu qu'il avait l'air si énervé qu'il devait avoir raison, et que j'avais certainement dû faire quelque chose de très mal sans m'en apercevoir. Peut-être avais-je eu effectivement un moment de distraction, mais sa colère m'avait paru si convaincante que je ne n'avais pu que lui dire : « Désolé, pardonnez-moi. Je n'ai pas réalisé ce que je faisais, mais je suis certain que vous avez raison. » Et il était parti très mal à l'aise. Dans ce contexte, je n'ai pas tenté de fonctionner comme un modèle : j'ai essayé seulement de conserver une position d'ouverture.

K. Gergen : Vous pourriez donner bien d'autres cadrages à ce que vous décrivez. Un autre, qui me plaît beaucoup, serait la métaphore de la danse : on pourrait dire également que vous faites des pas inattendus ou perturbateurs dans le cadre d'une danse traditionnelle ; et que, en raison même de cette transgression, vous créez la possibilité d'une nouvelle forme de danse.

M. Elkaim : Je formulerais cela autrement : je dirais pour ma part que, lorsque je participe à une psychothérapie en même temps qu'un autre individu, nous y apportons tous les deux plein de pas que nous connaissons bien. Je ne pense jamais que le thérapeute est avalé, ni que le patient est englouti : car, en fait, nous nous sculptons mutuellement de façon à créer une danse qui paraît nouvelle, mais qui comprend quand même des pas anciens.

K. Gergen : De toute façon, cette danse ne peut que se combiner avec ce que nous héritons du passé : la relation s'assemble différemment, c'est tout.

M. Elkaim : Tout l'art de la psychothérapie consiste à nouer une alliance autour d'une danse

tout en essayant par ailleurs d'éviter les pas qui mèneraient aux mêmes conclusions ; et je crois bien que c'est aussi l'art du dialogue.

K. Gergen : J'ajouterais à cela que l'une de mes préoccupations les plus permanentes, ces temps-ci, a trait à la capacité de la conversation thérapeutique à passer dans la vie du client. La nouvelle danse se transfère-t-elle vraiment dans tel ou tel aspect de son existence ? Le risque existe, me semble-t-il, de créer à l'intérieur de la thérapie une danse merveilleuse qui marche très bien et dont les rituels précédents ont été extirpés, mais qui a généré un mode de conduite spécifique au seul contexte thérapeutique. Dans quelle mesure la danse récemment apprise peut-elle être sortie du cabinet de consultation pour être mise en pratique avec des individus qui se contentent de faire les autres pas ? On doit toujours se demander comment l'exportation des ressources récemment acquises peut être facilitée.

M. Elkaim : Supposez qu'une patiente me dise : « Je me vois comme une merde. Soit je vous intéresse, auquel cas vous devez être une merde vous-même, et je n'ai pas besoin d'un psychiatre merdique, soit vous n'êtes pas de la merde, et alors, qu'avons-nous à faire ensemble ? » Puis imaginez que je lui rétorque : « Je vous entends parfaitement, mais je n'ai pas de réponse », et qu'elle me hurle : « Mais je veux une réponse ! », et que je lui déclare ensuite : « Je n'en ai pas. Je ne me vois pas comme de la merde, et je ne crois pas non plus que vous soyez merdique, mais je respecte votre impression d'être de la merde et la situation difficile où vous vous trouvez. Je respecte tout cela, je comprends vos difficultés et je suis désolé de ne pas avoir de réponse à vous offrir.

Je peux seulement me tenir à vos côtés dans cette mauvaise passe et la traverser avec vous. »

Si j'intervenais régulièrement en ce sens, il est certain que, dans ce contexte précis, cette femme finirait à la longue par poser un autre regard sur elle-même et sur moi. Et ce genre de dialogue, où je refuserais de me placer dans la position où elle aurait besoin de me mettre tout en l'aidant à ne pas se mettre elle-même dans la position où je pourrais souhaiter qu'elle soit pour éviter de renforcer ce que j'appelle nos visions du monde, l'aiderait, et peut-être aussi m'aiderait moi-même, à appréhender la vie autrement, car je suis persuadé que ce que l'on apprend en thérapie finit toujours par être appliqué dans la vie quotidienne.

K. Gergen : C'est là toute la question : serait-elle vraiment amenée à appréhender la vie autrement ? En tout cas, vous auriez exécuté une manœuvre intéressante, subtile et brillante dont bien peu de membres de son entourage auraient été capables.

M. Elkaim : Permettez-moi de prendre un autre exemple, si vous le voulez bien. Un jour, je suis monté dans un avion, cet avion a pris du retard sur l'horaire et j'ai raté une séance. La semaine suivante, la patiente que je n'avais pas pu recevoir m'a dit : « Je me suis présentée au rendez-vous, je vous ai attendu et vous n'êtes pas venu ! Ne me dites pas que vous étiez dans un avion, car, à cette heure-là, il n'y avait pas de trafic aérien. » « C'est incroyable, ai-je pensé. Comment a-t-elle pu deviner que j'étais à bord d'un avion ? » Ne voulant pas en discuter avec elle, car ç'aurait été trop défensif de ma part, je lui ai déclaré simplement : « Excusez-moi, je n'étais pas là. J'aurais voulu venir, mais je n'ai pas pu. » Elle a répliqué à cela : « Où étiez-vous ? » et je lui ai dit alors :

« Je regrette, je ne souhaite pas m'engager dans ce genre d'échange. Le seul fait qui importe, à mes yeux, c'est que vous étiez là et que je n'y étais pas, et j'en suis désolé. Mais, si je commençais à vous raconter où j'étais, ce qui s'est passé, etc., j'aurais l'impression de ne pas respecter les sentiments que vous éprouvez à propos de mon absence. »  
Or, après plusieurs séances du même acabit, cette personne nous a laissé plus d'espace à tous les deux : alors qu'elle était boulimique et phobique depuis des années, ses phobies puis sa boulimie ont disparu, elle s'est mariée, et elle m'a finalement adressé une lettre où je pus lire : « Comme il se peut que vous ayez joué un rôle dans cette amélioration, je vous donne de mes nouvelles » – ce qui revenait à dire qu'elle avait mis fin à sa thérapie sans être totalement sûre que je l'avais aidée. Ce que je dirais, moi, si je réfléchis à un cas de ce genre, c'est que j'avais sans doute réussi à créer une situation à l'intérieur de laquelle cette femme put expérimenter de nouvelles façons de se relier à autrui et libérer de nouvelles valences qu'elle put utiliser dans ses rapports interpersonnels. Je m'efforce de favoriser de telles expérimentations et libérations par des moyens divers – par exemple, en prescrivant des tâches à accomplir en séance ou à la maison : je procède de la sorte dans toutes les situations où de l'affect émerge en même temps qu'une prise de conscience intellectuelle (comme vous le savez, il arrive également que quelque chose d'affectif se produise sans qu'il y ait compréhension), et je pense que tous les thérapeutes ont été confrontés à ces phénomènes et peuvent en parler.

Des émergences de ce genre surviennent tantôt pendant les séances, tantôt à l'extérieur de la salle de thérapie, et

nous essayons avant tout de créer un contexte qui permette aux patients de porter un autre regard sur eux-mêmes et sur les autres.

### « Exporter » les conversations thérapeutiques

K. Gergen : J'adhère à ce que vous dites, et, la plupart du temps, cela ne me pose pas question. Néanmoins, nous héritons là encore d'une tradition thérapeutique qui incite à penser qu'il suffit de « changer l'esprit d'une personne » – disons en éclairant sa lanterne ou en l'ouvrant à certains espaces émotionnels – pour que la vie de cet individu en soit automatiquement améliorée ailleurs. Mais, si l'on prend au sérieux l'hypothèse des « sois » multiples, des assemblages, des relations discursives, des danses de significations, etc., il me semble que l'on ne peut pas éviter de repenser cette tradition : on est de plus en plus amené à se demander comment ces conversations locales poursuivies pendant l'heure thérapeutique peuvent s'exporter dans d'autres pratiques. Si vous le permettez, je vais m'étendre quelque peu sur l'un des aspects de ce problème : Pourquoi devrions-nous nous borner à générer de nouvelles alternatives, de nouveaux discours, de nouveaux récits et ainsi de suite ? Tout cela est sans doute important, mais pourquoi ne partagerions-nous pas véritablement nos perspectives ou les langages au moyen desquels nous décrivons et expliquons ce que nous faisons ? Le fait est que, vous et moi, nous parlons sans difficulté des idiomes de la danse, de ces langues que je qualifie de modèles, du vocabulaire des assemblages, etc. – c'est essentiel pour nous deux.

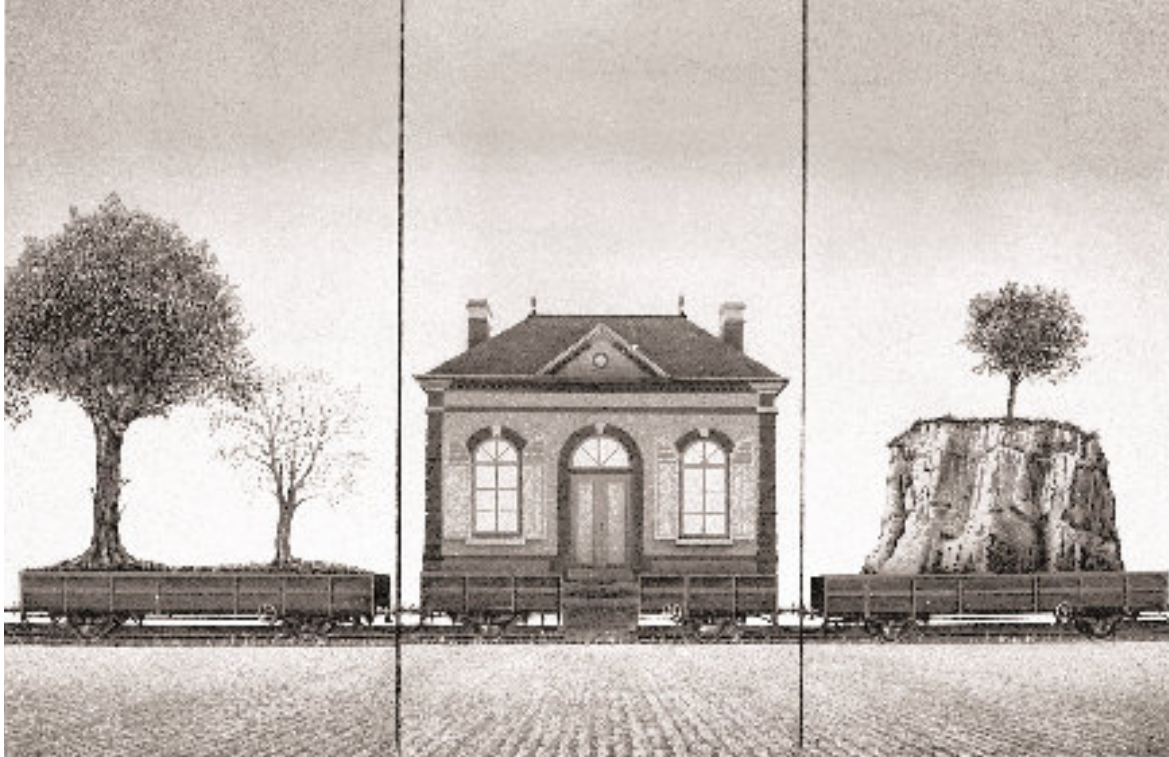
M. Elkaïm : Je suis d'accord. En psychothérapie, nous choisissons des langues d'alliance et tissons des liens

en fonction des constructions du monde que chacun des membres du système thérapeutique édifie à son insu. C'est pourquoi j'attache une importance fondamentale à la phase initiale des thérapies : on doit alors percevoir comment les autres perçoivent le monde, sans pour autant envahir leur place. En même temps, nous nous efforçons de préserver un certain type d'espace qui, non seulement permettra aux patients d'être compris, mais les encouragera en outre à développer un espace personnel où ils pourront édifier des constructions différentes.

K. Gergen : En allant plus loin, on pourrait dire que comprendre ce que vous faites vous semble utile, car une telle compréhension vous paraît de nature à favoriser le changement. Mais pourquoi ne pas communiquer cette compréhension à d'autres, de telle sorte qu'ils sachent eux aussi ce que l'on sait de la relation qu'on a nouée avec eux ? Si nous avons le sentiment que ce que nous nous racontons à propos des thérapies nous est profitable, ne devrions-nous pas partager ces récits avec nos clients ?

M. Elkaïm : C'est un point essentiel, et vous posez là une question capitale. J'ai l'impression qu'il serait impudent de notre part de prétendre comprendre parfaitement ce que nous faisons : comment alors parler aux patients

**« Je rêve d'un monde où les clients participeraient à nos échanges professionnels : ils assisteraient à nos colloques, élaboreraient à nos côtés pour développer nos ressources, etc. »**



«La gare prend le train»,  
triptyque, 1993  
(acrylique sur  
toile, 150 × 100)

de ce que nous ne connaissons qu'imparfaitement ? Par ailleurs, j'ignore si la transmission des hypothèses aide les gens à changer : pour moi, elle importe beaucoup moins que l'assemblage multiple du dialogue suscité par les nouvelles hypothèses, des affects qui entourent l'échange, du contexte socioculturel où il s'inscrit, etc. Et mes hypothèses ne sont rien d'autre que des constructions opératoires que je propose aux membres des familles afin de les inciter à explorer de nouvelles voies.

K. Gergen : Ce sont effectivement des constructions liées à votre pratique, mais pour les membres de la communauté thérapeutique, ces genres de constructions sont très importants. Je crois qu'elles comptent beaucoup pour nous tous, et elles occupent en tout cas une grande place dans ma vie – le discours nous vivifie, en un sens. Quoi qu'il en soit, quand un thérapeute s'auto-construit de telle sorte qu'il puisse entrer en résonance avec la subjectivité du client – lorsqu'il commence à appréhender le monde du point de vue de cette personne, essaie de se demander comment l'autre ressent la relation, etc. –, j'estime que cette démarche théorique ou réflexive devrait être davantage intégrée à la conversation thérapeutique. Je rêve d'un monde où les clients participeraient à nos échanges professionnels : ils assisteraient à nos colloques, élaboreraient à nos côtés pour développer nos ressources, etc.

M. Elkaim : C'est une idée qui me plaît beaucoup, et il m'arrive d'ailleurs de parler de temps en temps devant des auditoires constitués aussi bien de thérapeutes que d'usagers. Mais la question que je me pose aussi, c'est : « Comment puis-je apprendre à mes étudiants à être eux-mêmes ? » Je crois que ce qui fait la richesse d'une thérapie, ce n'est pas seulement de penser à ce que l'on accomplit, c'est également ce que nous sommes. Par exemple, prenez quelqu'un comme Harlene Anderson : sa manière d'être, son sourire, les intonations de sa voix, sa clarté, son ouverture d'esprit, tout cela joue un très grand rôle dans ses séances, et ces qualités lui appartiennent en propre même si elle se réclame de votre point de vue. Selon moi, donc, le mariage qui se conclut entre la personnalité et la théorie est extrêmement intéressant, et ce que nous faisons est généralement très simple : nous choisissons un formateur qui nous est proche, nous choisissons une théorie qui parle à notre cœur et que nous nous approprions, et tout cela crée un mélange qui nous permet de nous épanouir dans le contexte thérapeutique. Mais, bien entendu, il en est qui procèdent autrement : ils se retrouvent avec tel ou tel formateur dans telle ou telle école, commencent à exercer puis se tournent vers une autre théorie que celle qu'ils ont apprise à l'origine.

K. Gergen : Je reconnais que quelque chose de ce genre se passe, mais imaginez maintenant que, nous inspirant de ce que nous disions précédemment sur les voix multiples, nous déclarions à un client : « Ecoutez, il existe peut-être plus qu'un seul moi, plus qu'un seul cœur, plus qu'une seule construction. » Pourquoi des formulations de ce type ne seraient-elles pas exportées hors de la communauté thérapeutique ?

M. Elkaim : Tout à fait d'accord ! Je pense, comme vous, que nous sommes multiples, et je crois que nous le sommes non seulement parce que nous sommes divisés en un certain nombre de strates très souvent contradictoires, mais aussi parce que diverses parties de nous-mêmes peuvent s'assembler à divers éléments d'un contexte pour créer quelque chose de différent. Parfois, par exemple, telle jeune fille anorexique dans sa famille retrouvera totalement ou partiellement son appétit chez son petit ami : comment expliquer qu'une même personne puisse avoir des comportements si différents ? Ou encore, tel petit garçon phobique dans son milieu familial verra sa phobie disparaître dans un pensionnat, puis retrouvera ses peurs le week-end. On peut en déduire que, dès lors qu'ils s'allient à certains contextes, certains aspects de notre personnalité sont susceptibles de s'amplifier au point de faire



*apparaître un symptôme : c'est pourquoi j'apprécie beaucoup vos remarques sur la nature protéenne de l'être humain. R. D. Scott, psychiatre anglais qui fut le collaborateur de Ronald D. Laing, me parla un jour d'une grève qui avait eu lieu dans un hôpital où séjournait un catatonique totalement pétrifié : ce gaillard recommença à se mouvoir et à faire des choses tant que la grève dura, puis il redevint catatonique aussitôt que le travail reprit ; il avait en fait des possibilités multiples, et l'amplification de l'une de ces possibilités dans un contexte particulier lui avait permis de se comporter autrement que dans un autre contexte... Le thème de la multiplicité est un aspect de votre approche que je tiens pour absolument fondamental, car il nous incite à ne plus regarder l'individu comme une entité strictement délimitée par son épiderme et nous engage à penser davantage en termes d'« assemblages ». Une part de nous-mêmes s'assemble toujours à d'autres éléments de notre environnement : peut-être est-ce d'ailleurs la relation entre ces assemblages qui crée ce que nous qualifions naguère de « systèmes ».*

### **Une petite histoire**

K. Gergen : Je vais moi-même vous raconter une petite histoire qui renvoie une fois encore à ce problème de l'exportation... Je me souviens d'avoir un jour rendu visite à un ami dont le père souffrait d'une dépression chronique depuis une quinzaine d'années : vivant avec une femme avec laquelle il n'avait que peu de contacts, il restait le plus souvent écroulé dans un fauteuil, le regard perdu dans le vague. Ce jour-là, nous nous rendîmes tous sur la plage, où cet homme s'enfonça dans sa prostration habituelle. Puis mon ami et moi-même décidâmes

d'aller nous promener le long du rivage, et nous proposâmes à son père de nous accompagner. Au début de notre balade, il resta complètement replié sur lui-même et ne se mêla pas du tout à la conversation. Mais il s'anima ensuite à mesure que nous nous éloignions de sa femme : il prêta de plus en plus l'oreille à ce que nous disions, puis prononça même quelques mots. Nous avançâmes encore un peu, et il se mit alors à marcher dans l'eau plutôt que sur le sable. Nous nous approchâmes lentement d'une plage pour nudistes, reprenant notre conversation en riant ; peu à peu, son attitude changea, et il commença à sourire puis à rire. Quand nous atteignîmes cette plage, c'était de nouveau un être humain complet et enjoué : il participa à la conversation, devint partie prenante de cette belle journée, s'intégra physiquement à l'environnement – ce fut merveilleux. Mais, dès que nous rebroussâmes chemin, sa posture changea de nouveau : il passa progressivement de la verticalité à l'abattement. Il se renferma de plus en plus dans son silence, et finit par se rasseoir – ou à se raplatir devant sa femme – totalement déprimé. D'un point de vue thérapeutique, je pense que cet homme aurait continué à se porter comme un charme si nous l'avions gardé à l'autre bout de la plage. Mais comment aurions-nous pu changer sa relation à sa femme, qui constituait manifestement le nœud du problème ? Comment notre marche aurait-elle pu fortifier assez ce mari pour lui permettre de modifier les mouvements de son épouse dans leur danse commune, et donc ses mouvements à lui par contrecoup ?

**M. Elkaim : D'abord, vous l'avez dit très clairement, il n'y avait pas que sa femme. Cette dame faisait partie d'un contexte plus large, et**

**ce que vous avez remarqué, c'est que ce mari semblait déprimé quand il était près de son épouse, et plus vivant quand il s'en éloignait ; mais ce n'était pas forcément elle qui le déprimait, car elle faisait peut-être simplement partie d'un contexte à l'intérieur duquel il avait un comportement dépressif. Donc, vous voyez comment je fonctionnerais en pareil cas – j'aurais tendance à me demander : « Quelle danse exécutent-ils ensemble ? » En général, cette danse consistera non seulement dans l'espèce de porte à tambour que pousse chacun des membres du couple, mais également dans un contexte formé par les parents (le père et la mère du mari et ceux de l'épouse), les enfants et le travail, données auxquelles s'ajoutent, dans la situation que vous décrivez, les amis, l'eau et la plage pour nudistes – un contexte global, autrement dit. A mes yeux, tels seraient les assemblages que je devrais prendre en compte, et je me demanderais avant tout comment m'impliquer dans ce contexte pour tenter de modifier les relations de ces personnes. Comme je serais aussi multiple : je m'allierais avec elle et avec lui en même temps, et je m'investirais totalement dans chacune de ces alliances – je jouerais chaque fois le jeu avec franchise et honnêteté, et les patients le sentiraient. Bien entendu, mon objectif serait qu'ils aillent mieux, mais je ne me dirais jamais : « Ah, ah ! Je vais faire ceci, et il va se produire cela » – je ne pense jamais en ces termes. Je penserais plutôt : « Ah, ah ! il ressent cela, et ce qu'il ressent me touche. Comment, dans ce contexte précis, puis-je faire en sorte qu'il se sente compris, mais découvre simultanément une alternative qu'il ne voit pas encore ? » Par rapport à ce couple, les possibilités d'intervention**

seraient en fait très nombreuses : par exemple, on pourrait se demander pourquoi cette femme a besoin que son mari soit déprimé. On pourrait supposer que cette dame ne s'est sentie reconnue que chaque fois qu'elle a pris soin d'autrui, ou que cet homme pense qu'on ne peut rester avec lui que s'il se comporte comme il le fait : j'essaierais donc de les aider à accepter leur multiplicité. Peut-être y a-t-il aussi en elle à la fois une petite fille qui souhaite qu'on la dorlote et une adulte qui veut être autonome – comme vous le savez, il n'est pas rare que des femmes qui deviennent veuves autour de la soixantaine commencent subitement à mener des vies tout à fait différentes en découvrant des aspects d'elles-mêmes dont elles n'avaient précédemment pas conscience : jusque-là, elles ne savaient pas signer un chèque, il y avait plein de choses de la vie courante qu'elles ignoraient, et elles deviennent tout à coup créatives parce qu'une nécessité de croissance se présente soudain. De même que je pourrais me demander : « Qu'est-ce qui, dans le contexte où s'insère cet homme, amplifie un je-ne-sais-quoi qui est peut-être génétique ou organique, mais n'est pas réhibitoire, car il va très bien quand il est à l'autre bout de la plage ? » Je chercherais à déterminer la fonction de son comportement à l'intérieur de ce contexte, et m'efforcerais de modifier assez la relation qu'il entretient avec sa femme pour que cette fonction cesse d'être utile : si elle devenait inutile, le symptôme pourrait en effet changer. Car le concept de fonction reste pour moi important : même si je ne réfère pas la fonction des symptômes à des systèmes réels, j'essaie toujours de la penser par rapport à une interrelation de constructions ou à une interrelation d'assemblages.

### **Partager nos théorisations avec le client**

K. Gergen : En thérapie, on ne dispose pas toujours de toutes les parties du système : très souvent, le mari dépressif viendra sans son épouse, et l'on ne pourra donc travailler que sur cette seule personne. Comment permettre à cet individu isolé de remonter jusqu'au contexte de sa partenaire de telle sorte que ses schémas à elle puissent finir par être modifiés ? C'est dans de telles circonstances, je crois, que la tentative de recréer cet individu en générant des mouvements alternatifs dans le cadre de la danse thérapeutique peut se révéler insuffisante ; car il faudrait également lui donner les moyens de recréer sa compagne, et l'on doit se demander, à cet égard, si le fait de partager certaines de nos théorisations avec lui ne pourrait pas l'aider à comprendre que la possibilité existe aussi qu'il contribue à créer lui-même sa propre dépression en faisant partie d'un système auto-créateur.

### **C'est dans la relation et pas uniquement dans l'explication que survient le changement**

M. Elkaïm : Je dirais que ça dépend de la philosophie du thérapeute. S'il pense qu'il peut aider ses patients, ou ses clients, à devenir thérapeutes eux-mêmes, il leur fournira des explications qui constitueront une sorte d'enseignement. Mais, ce faisant, il ne devra pas oublier que c'est dans la relation, et pas uniquement dans l'explication, que survient le changement : si, par exemple, son patient ou son client se comporte avec lui comme

*il se comporte avec son épouse, le thérapeute tentera alors d'ouvrir de nouvelles voies à cet homme en se conduisant lui-même autrement que cette femme. Donc, je crois qu'il est possible d'agir de telle sorte que non seulement une connaissance théorique, mais aussi un autre type de tonalité affective, soient proposés au patient.*

K. Gergen : Je vous suis tout à fait. La suggestion que j'émettais doit être replacée dans le cadre de l'intérêt général que je porte à l'extension de notre conception de ce qui constitue une action thérapeutique légitime : mon vœu le plus cher est que nous réussissions à élargir notre définition de la thérapie, et plus précisément que nous procédions à cet élargissement en y pensant d'un point de vue constructionniste.

Traduction  
de l'anglais  
par Christian Cler

